

† WLADYSŁAW KOTWICZ

Contributions à l'histoire de l'Asie Centrale

Note de l'éditeur. A sa mort le regretté W. Kotwicz a laissé nombre de travaux consacrés à la linguistique altaïque, à l'histoire de l'Asie Centrale et de l'Extrême-Orient et à la bibliographie mandchoue. Les manuscrits de ses travaux ayant été confiés à l'auteur de ces lignes il s'est chargé de leur publication.

En premier lieu apparaissent les *Contributions à l'histoire de l'Asie Centrale*. Elles devaient comprendre six chapitres à peu près indépendants. Nous avons été obligé cependant d'omettre ici le chapitre sur les noms de chevaux que le regretté Savant n'a pas eu la possibilité d'achever.

Les *Contributions* paraissent telles que l'Auteur les a laissées. Nous ne nous sommes pas cru autorisés d'y apporter des changements. Quelques notes complémentaires n'altèrent en rien l'idée de l'Auteur.

M^{me} H. Willman-Grabowska a bien voulu traduire le texte original en français.

Marian Lewicki

Au cours de mes recherches sur les langues, le passé et la civilisation des peuples altaïques, j'ai été obligé de consacrer pas mal d'attention à l'Asie Centrale, berceau de ces peuples. C'était surtout le cas chaque fois que le passé des peuples en question touchait aux problèmes de philologie. Il suffit de mentionner ici ne fût-ce que *Du rôle des peuples nomades dans l'histoire*¹⁾, *Sur les modes d'orientation en Asie Centrale*²⁾ et une série de contributions à l'examen des monuments funéraires³⁾.

¹⁾ *O rolę ludów koczowniczych w historii (na podstawie źródeł Dalekiego Wschodu)*, Pamiętnik IV Powsz. Zjazdu Historyków Polskich w Poznaniu 6—8 grudnia 1925, I. Referaty (Lwów 1925), pp. 1—15.

²⁾ RO V (1929), pp. 68—91.

³⁾ *Quelques remarques sur les statues de pierre dites »baba«* (*»femmes en pierre«*), Bulletin Internat. de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres I—II, 1928, n° 4—6 (avril-juin), pp. 70—81.

Je présente maintenant quelques essais concernant l'histoire de ces peuples. Ils contiennent des observations sur les appellations ethniques et les titres en usage dans les steppes de l'Asie Centrale.

I. Noms ethniques de l'Asie Centrale.

1. L'Asie Centrale était témoin de fréquentes migrations des nomades et de nombreux changements politiques. Toutes ces transformations mettaient chaque fois au premier plan de nouvelles appellations ethniques et politiques.

Il n'est pas facile de se rendre bien compte des circonstances où de vieux noms disparaissaient et il s'en formait d'autres, à quels groupements ethniques ils étaient appliqués, ni quelle était leur étymologie. Et pourtant ces questions — ce qui est évident — sont d'une grande importance. Elles ne cessent pas d'intéresser les savants; des noms tels que ceux des peuples puissants, comme les Huns et les Mongols ont déjà provoqué toute une littérature, cependant les résultats de longues recherches restent encore indécis et engagent aux nouveaux essais d'éclaircir un peu ce domaine compliqué d'études.

2. On observe dans les steppes plusieurs catégories de groupements ethniques qui se montrent sous diverses appellations. Les plus petits groupements, une sorte d'unités fondamentales de la structure sociale des peuples nomades sont l'«os» (turc *süök* ⁴), mo. *yasun*) et le clan (turc *omuq*, mo. *oboy*). Ils apparaissent sur le même rang, mais se distinguent assez nettement et portent des noms distincts. Quand on interroge un nomade sur son origine, il répond qu'il appartient à un tel ou autre os et à un tel ou

W. Kotwicz et A. Samoïlovitch, *Le monument turc d'Ikhe-khuchotu en Mongolie Centrale*, RO IV (1928), pp. 60—107.

Remarques complémentaires à l'article de J. Jaworski, *Quelques remarques sur les coutumes funéraires turques d'après les sources chinoises*, RO IV, pp. 261—266.

Les tombeaux dits »kereksur« en Mongolie, RO VI (1929), pp. 1—11.

Quelques remarques encore sur les statues dites »baba« dans les steppes de l'Eurasie, RO XIII (1938), pp. 159—189.

⁴) Kirghiz (à côté de *süyök*), Radloff, *Wb* IV 795 (et 803).

autre clan. En voici un exemple de l'ancienne histoire des Mongols. Le père de Témutchin, parti à la recherche d'une femme pour son fils, rencontre en chemin un homme de son clan, un des «siens» (*χuda*) Deï-sečen; celui-ci s'adresse à lui en lui donnant le titre d'appartenant au clan *Boržigin* et à l'os *Kiyud*⁵⁾. L'usage de déterminer l'origine de quelqu'un par ce double moyen existe encore en Mongolie; Pozdnéev l'a constaté en 1878⁶⁾.

L'os unit les individus qui ont l'origine commune et un commun ancêtre, tandis que le clan est une organisation plus vaste et plus libre, dont la base est dans les rapports sociaux, politiques ou économiques. L'os est une organisation fermée, agnatique et ses limites sont bien définies; le clan subit plus facilement des transformations et peut même disparaître.

Ces deux organisations se pénètrent mutuellement; on rencontre ainsi des parties du même os dans les différents clans. Mais en général le problème de la relation entre l'os et le clan reste encore irrésolu. Même Vladimirtsov, qui décrit l'organisation des Mongols d'après toutes les sources accessibles, se limite ici à faire quelques remarques assez peu précises⁷⁾.

Les clans et les os s'unissent en tribus (mo. *ayımay, otoy*) qui ont en commun la même langue, les mêmes traditions, costume. Les tribus possèdent, elles aussi, des noms à part. Des conditions politiques s'y ajoutaient: les tribus composaient de plus grands groupements fédérés ou bien avec la suprématie d'un seul clan. Ainsi se formaient des coalitions de clans, qui prenaient aussi des noms particuliers⁸⁾. Ces noms fournissaient

⁵⁾ *Kiyud yasutu Boržigin omoy-tu χuda minu χamiγ-a odumuı?* (Саγав Сеčen, éd. de Schmidt, p. 62). Dans l'*Histoire secrète des Mongols* et dans la *Chronique* de Loubsan Dandsan (bLo-bzañ bStan-'jin), Yésugheı et Témutchin sont qualifiés comme *Kiyad (Kiyat) irgen* tout court.

⁶⁾ А. М. Позднѣевъ, *Народный пѣсни монголовъ* (СПб. 1880), p. 135.

⁷⁾ Б. Я. Владимирцовъ, *Общественный строй монголовъ* (Ленинград 1934), p. 46 ss. Il en existe aujourd'hui aussi la traduction française due aux soins du Musée Guimet: *Régime Social des Mongols* (Paris 1948).

⁸⁾ Владимирцовъ, *Турецкіе элементы въ монгольскомъ языкѣ*, *Записки Вост. Отд. Имп. Русск. Археолог. Общ.* XX (1911), pp. 176—177.

parfois, surtout chez les Turcs, quelques indications quant au nombre des groupes réunis, ainsi les *Toquz Oyuz*, *On Uïgur*, *Otuz Tatar*. Enfin des Etats nomades tout à fait modernes, des *utus*, se constituent dans les steppes; souvent ils sont composés de différents éléments ethniques.

Dans les conditions changeantes de la vie mobile des steppes, les *otoy*, les *ayimay*, les *el* et les *utus* étaient des organisations moins stables que l'os et le clan; elles étaient sujettes aux continues variations de qualité et de quantité; des regroupements et des transformations étaient à l'ordre du jour. Les efforts de Vladimirtsov de jeter quelque lumière sur des organisations semblables et leur terminologie témoignent, ne fût-ce que pour un seul peuple de Mongols, que ces groupements-là avaient un caractère instable d'une variabilité continue. Il est encore plus difficile de décider quant aux noms de telles unités. Les langues qu'on connaît ne fournissent pas les moyens de les traduire; c'est à peine que parmi les dizaines de mots semblables on puisse en trouver un ou deux dont on peut dire quelque chose de certain. Commençons par les noms de grandes unités.

3. L'histoire a vu naître toute une série d'empires nomades; les dates d'apparition de certains noms ont été notées par les sources contemporaines. L'hypothèse générale est celle d'une tribu ou même d'un clan qui, à un moment donné, impose son nom à toute la masse des nomades réunis sous le même pouvoir; il ne manque pas de cas où cela nous paraît le plus vraisemblable. L'appellation *Qitai* était connue en Asie Centrale bien quelques siècles avant la formation de ce grand Empire au début du X^e s., et ce n'est qu'à partir de ce moment-là qu'elle fut largement répandue non pas comme appellation ethnique, mais comme le nom d'un nouvel Etat.

Il existe cependant des cas qui ne se laissent pas expliquer de la sorte. Le nom *Monγol*, dépourvu de toute signification réelle, ne s'appuyait que sur une tradition. Témutchin l'a adopté après qu'il eût réuni les groupes nomades pour un seul empire. Lorsque Nourkhatchi (*Nurxači*) devint souverain des tribus mandchoues, son état prit le nom *Manžu*, qui, autant qu'on le sache, n'avait,

lui non plus, aucune signification concrète et, au surplus, ne possédait pas de tradition historique.

4. Quelles pouvaient être les raisons de ces fondateurs d'états? Nous croyons avoir affaire ici à une tradition de steppes qui s'était formée sous l'influence des coutumes chinoises. En Chine, lorsque quelqu'un était arrivé à conquérir un pays ou à soutenir ses prétentions à la suprématie, ce nouveau maître imposait un nouveau nom au pays et à la dynastie qu'il y fondait; il en était de même dans les steppes de l'Asie Centrale: chaque nouvel unificateur des groupes leur donnait une nouvelle appellation. On ne se souciait pas beaucoup de son origine; cela pouvait être le nom du clan ou de la tribu du fondateur, ou bien voulait-on relier son règne à une tradition historique, ou enfin lui ajouter quelque symbolisme abstrait, présageant l'avenir de l'Etat.

Il se passait à peu près sur les steppes la même chose qu'au sud de la Muraille de la Chine. Là les dynasties se succédaient en une chaîne ininterrompue; ici tantôt l'un, tantôt l'autre peuple arrivait à la domination et il se formait une chaîne de dynasties-états, également continue. Chaque anneau particulier de cette chaîne recevait un nom à part. Et aux moments où l'organisation de steppes s'étendait sur la Chine un nouvel anneau avec un nom chinois apparaissait dès que le centre des territoires de steppe et de culture réunis se transportait en Chine⁹⁾.

La chute de quelque état de steppes entraînait la disparition de son nom de l'arène politique, tandis que la mémoire des peuplades et de leurs voisins le conservait bien longtemps en l'appliquant dans le domaine et avec le caractère différents¹⁰⁾. Si

⁹⁾ Kotwicz, *O rolę ludów koczowniczych*, p. 10.

¹⁰⁾ Ainsi le nom de la dynastie mongole en Chine, *Ta Yuan* s'est longtemps maintenu tantôt comme titre des souverains, tantôt comme nom (*Dayan-ḡayan*). A comp. sur ce sujet les remarques dans le RO X (1934), p. 143. Pour en compléter les données rappelons la forme intermédiaire *Dayun* qu'on trouve dans un texte mongol rapporté de chez les Ordos (*Dayun Sečen ḡayan* 'l'empereur Sečen des Grands Yuan') et dans la version pékinoise de la chronique *Altan tobči* (*Šigir tayiḡoo Dayun ḡayan-i köbegüčilebei* 'l'impératrice Šighir prit l'empereur Dayun pour son fils'); la forme *Dayun* n'y apparaît qu'une seule fois et c'est *Dayan* qui y prévaut.

ce nom avait à la base le caractère ethnique, il y revenait tout simplement, comme s'était le cas pour le nom de *Uyur*, ou de *Qiryiz*. En revanche, d'autres dénominations, surtout artificielles, quelquefois disparaissaient complètement, d'autres fois, et plus souvent, passaient aux peuples qui entraient dans la constitution de l'état, ou bien elles restaient liées avec le territoire indépendamment de ses conquérants ou de ses nouveaux habitants.

5. C'est de ce point de vue-là qu'il faudrait, semble-t-il, analyser l'origine et la destinée des noms les plus illustres dans l'Asie Centrale, tels que *Türk*, *Qitai*, *Tatar*, *Monğol* etc. Ils méritent notre attention.

Le nom de *Türk* a intéressé depuis longtemps le monde savant. Il semble avoir été établi (V. Thomsen, V. Barthold, et J. Németh) que *Türk* était autrefois le nom d'une tribu qui ayant acquis une influence prédominante, avait imposé son appellation à toutes les autres tribus qu'il a réunies vers la moitié du VI^e s. en un seul état¹¹). Mais y a-t-il eu auparavant un tel nom ethnique en réalité? On n'en a pas de preuve jusqu'ici. On ne rencontre pas, non plus, dans les inscriptions runiques de passage où *Türk* s'opposerait au nom de quelque tribu turque déterminée et Barthold souligne que dans ces inscriptions «le mot *türk* semble avoir plutôt un sens politique qu'un sens ethnographique»¹²). Les monuments plus récents, eux aussi, ne nous livrent pas de passage qu'on cherchait. Il est vrai qu'al-Kāšgharī parle, dans l'introduction de son ouvrage, des territoires des Turcs et de cinq tribus de façon comme si les Turcs étaient une tribu à part, la sixième¹³). Mais le nom général de *Türk* y est placé en tête de la liste des tribus; ailleurs l'auteur s'en sert pour indiquer tout le peuple turc; on pourrait croire que cette fois-ci comme dans d'autres cas ce terme n'a que le sens de généralisation.

Voir Владимирцов, *Упоминание имени Тиб-тенгри в монгольской письменности*, Доклады Акад. Наук, В, 1924, p. 114 et *Čingis хаган-и čedig*, 2^e éd. (Pékin 1927), fol. 69 v.

¹¹) J. Németh, *Zur Kenntnis der Petschenegen*, KCSA I (1922—1925), pp. 219—225.

¹²) *Encyclopédie de l'Islam*, IV, 948 (art. *Türks*).

¹³) C. Brockelmann, *Maḥmūd al-Kāšgharī über die Sprachen und die Stämme der Türken im 11. Jahrh.*, KCSA I, p. 27.

Les successeurs des Turcs (T'ou-kiue), les Ouigours se servaient du nom de *Türk* à côté de leur propre appellation pour marquer le sens plus général et plus large. La langue dont on a écrit les textes vraiment ouigours est appelée tantôt *uïgur*, tantôt *türk*, tantôt encore comme *türk uïgur*. C'était sans doute non seulement le parler des Ouigours, mais aussi des tribus qui entraient en composition de l'Etat turc au VI—VII^e s.¹⁴). A mesure que les tribus turques se dispersaient, ce nom sortait de l'usage. Il perdit son sens politique et fut appliqué aux tribus particulières turques en se perdant peu à peu aussi comme appellation ethnique. Mais il n'a pas complètement disparu de la mémoire des peuplades turques et de leur voisins. Ceux-ci appelaient Turcs toutes les tribus turques disséminées en Asie et en Europe¹⁵); tout dernièrement ce nom a recouvré sa valeur politique un peu plus étroite, en devenant le nom officiel de l'Etat en Asie Mineure.

Quelle pouvait être l'origine de ce terme? Il serait difficile de ne pas admettre que les fondateurs de l'Etat turc (T'ou-kiue) l'aient employé pour dénommer l'ensemble des tribus turques, réunies en une seule organisation politique, ainsi que cela se passait en Chine, chaque fois que s'élevait une nouvelle dynastie. Ce n'était donc pas un nom ethnique, mais un mot courant turc qui allait devenir le symbole d'un nouvel Etat nomade.

Le sens du mot *türk* était longtemps une énigme pour les savants, mais les textes de Tourfan ont facilité de résoudre définitivement le problème. Ce mot apparaît à côté du mot *ärk* et d'après Thomsen, F. W. K. Müller, Barthold et Németh il veut dire 'la force, la puissance'. Mais il faut tenir compte en même temps de l'indication d'al-Kāšgarī que *türk* avait le sens de 'Mitte der Reifezeit', c'est probablement la définition plus exacte de ce qu'on doit comprendre par 'la puissance'.

¹⁴) A. von Le Coq, *Ein manichäisches Buch-Fragment aus Chotscho*, Festschrift Vilhelm Thomsen (Leipzig 1912), pp. 145—154, B. B. Радловъ — С. А. Маловъ, *Suvarnaprabhāsa* (Супра Золотова Блещка), Bibliotheca Buddhica XVII (СПб. 1913), p. V.

¹⁵) Parfois on appliquait ce nom et aux peuples non turcs. Ainsi quelques géographes arabes (p. ex. al-Mas'ūdī, Ibrāhīm ibn Ya'kūb) appellent Turcs les Hongrois d'Europe probablement à cause de leur voisinage d'autrefois avec les peuples turcs et de leur genre de vie analogue à celui des Turcs.

Qïtai (*Qïtañ*, *K'i-tan*) était d'abord un terme ethnique et, quant à son origine on suppose la racine *qï-* (*ki-*) et l'affixe mongol de possession en deux de ses variantes: *-tai* au sg. et *-tan* au pl.; cet affixe jouait, on le verra plus bas, un rôle dans la terminologie ethnique¹⁶). A partir de la fondation de l'empire des *Qïtai*, on a commencé en Mongolie et en Chine à se servir de ce terme pour indiquer les peuples et les territoires conquis; en Chine-même cet empire portait le nom de *Leao*, probablement du nom du fleuve, et est entré comme tel dans l'histoire de la Chine. Après la chute de cet Etat, le nom de *Qïtai* (*Hiñā*, *Hiñāi*, *Cathay*) s'est longtemps conservé, surtout dans les pays musulmans, comme dénomination de la Chine du Nord où les *Qïtai* avaient régné. Les Russes emploient jusqu'ici cette appellation (*Kumañ*) pour la Chine entière.

Tatar était jadis aussi une dénomination ethnique: les textes runiques déjà la connaissent. Deux groupes de peuplades mongoles de ce nom (Otuz Tatar et Toquz Tatar '30 et 9 Tatars') étaient les alliés de *Qïtai* qui sont ainsi le troisième groupe mongol. Les Tatars avaient pris une part active à la fondation de l'empire des *K'i-tan* et ont acquis une grande renommée non seulement dans les steppes mais aussi en Chine et dans d'autres pays; leur nom semblait obscurcir par moments celui des *Qïtai* eux-mêmes; l'ouvrage de Rašidu'd-dīn témoigne de leur gloire. Pour les Chinois *Ta-ta* ou *Ta-tan* est devenu une sorte de terme général

¹⁶) La racine *qï-* (*ki-*) ou *qïñ-* (*kiñ-*) se trouve dans le nom du clan de Yésugheï; voir à ce sujet les remarques dans RO XII (1936), p. 131. On le rencontre chez Rašidu'd-dīn et dans l'*Histoire secrète* comme *Kiyan*, *Qïyan* et dans l'*Histoire de Sayan Sečen* comme *Kiyud*. Maintenant les savants comme V. Minorsky et W. Eberhard considèrent que ces deux appellations: *Qïtai* et *Kiyud* sont identiques à celle du peuple *Qai* qui avait joué un grand rôle dans la migration des Comans de l'Est dans la direction des steppes de la Mer Noire. Les *Qai* eux-mêmes seraient apparentés au peuple *Hi* (**yiñ*) des sources chinoises. Voir Minorsky, *Sharaf al-Zamān Tābir Marvazī on China, the Turks and India* (London 1942), pp. 95—98, et Eberhard, *Kay'lar kabilesi hakkında sinolojik mülâhazalar*, Türk Tarih Kurumu Belleteni VIII (1944), pp. 567—584.

se rapportant aux tribus mongoles. Ainsi lorsqu'un nouveau peuple de race mongole fit son apparition dans l'histoire et fonda sous le nom de *Monγol* un Etat à part, les Chinois lui ont donné le même nom: *Ta-ta*. Mais les relations entre les Mongols et les Tatars étaient hostiles et le chef des premiers, Témutchin a exterminé presque tous les Tatars. Il cherchait à se débarrasser de leur nom même; ce fut en vain, car ses armées dans leur conquête de l'Asie portaient partout les deux noms: le nom officiel de *Monγol* à côté de leur appellation étrangère de Tatar. En dehors de la Chine ce nom s'est particulièrement maintenu dans la Horde d'Or, et lorsque l'élément mongol s'était dissous dans la masse turque, le nom traditionnel n'a pas cessé d'exister. De cette sorte une partie des tribus turques non seulement dans la Horde d'Or mais aussi chez les voisins était connue comme Tatars. Ce nom s'est conservé jusqu'à nos jours (à côté de Noghai et d'Ouzbek dont on parlera plus bas); les Turcs de la Crimée, du bassin de la Volga (Kazan, Astrakhan, Kasimov) et de la Sibérie occidentale s'en servent, de même que les descendants de réfugiés ou de prisonniers de guerre turcs sur le territoire du Grand Duché de Lituanie et particulièrement en Pologne. La république autonome avec le centre à Kazan, faisant partie de l'URSS porte le nom de Tataristan¹⁷⁾.

6. L'histoire des Mongols permet de saisir l'origine de toute une série de noms ethniques à valeur politique moins importante.

La première partie de l'*Histoire secrète des Mongols* (§§ 1—50) est consacrée à la généalogie de Gengis-khan; elle donne à cette occasion l'origine de plusieurs clans mongols. Il apparaît certain que les noms de beaucoup de clans viennent de leurs ancêtres éponymes.

Nom d'ancêtre	Nom de clan
<i>ȚadaradaȚ</i>	<i>Țadaran</i> (§ 40),
<i>Ba'aridaȚ</i> (<i>BayaridaȚ</i>)	<i>Ba'arin</i> (<i>Bayarin</i> ; § 41),
<i>Buxu Xatagi</i>	<i>Xatagin</i> (§ 42),
<i>Buȣutu Salȣi</i>	<i>Salȣi'ud</i> (<i>Salȣiȣud</i> ; § 42),
<i>BaruȣataȚ</i>	<i>Baruȣas</i> (§ 46) etc.

¹⁷⁾ Barthold, article *Tatar*, dans l'EI, IV, pp. 736—737.

C'est de la même façon que se sont constitués les noms de clan modernes terminés en *-ünkū*: *Tattānkū* 'qui avaient appartenu à Talti, descendants de Talti'.

Certains Mongols, chefs de familles ou de tribus non seulement mongoles mais aussi turques ont acquis tant de renommée parmi les leurs et chez les voisins que leurs noms ont passé à leurs sujets et, avec le temps sont devenus des noms ethniques. Il en fut ainsi pour le prince mongol Noghai, chef des nomades, fin du XIII^e s., dans les steppes de la Mer Noire, à partir du Danube au Don et même à la Volga; Ouzbek (Özbäg), le khan de la Horde d'Or de la première moitié du XIV^e s., et pour Tchaghataï, le second fils de Gengis-khan et maître du fief au Turkestan. Les éléments mongols finirent par se turciser et les Noghai, les Ouzbek et les Tchaghataï furent connus dans l'histoire comme groupements purement turcs.

C'est de la même manière que les Turcs de l'Asie Mineure ont formé les dénominations ethniques et politiques des Seldjouks et des Osmans, originellement noms d'hommes d'action et chefs turcs, devenus fondateurs de puissants empires.

Enfin après des transformations de clans et de tribus mongoles et des regroupements les uns dues à Gengis-khan et d'autres survenus plus tard, il y eut des unités ethniques aux noms nouveaux; certains de ces noms indiquaient du temps de la souveraineté mondiale des Mongols des groupes, ou des organisations sociales et administratives. Aux premiers appartenaient: a) *Omniud* (*Omniyud*) 'qui appartiennent au prince'¹⁸⁾; b) *Čaχar* 'gens', ordinairement 'de pauvres gens habitant près de la résidence du prince ou du khan'; c) *Urad* 'artisans' — tout cela ce sont des noms des trois tribus du sud de la Mongolie; d) *Tayizinar* 'hommes d'origine princière' — les habitants de la principauté de Kukunor à Tsaïdam.

¹⁸⁾ Владимирцов, *Монгольское онгнийуд* — феодальный термин и племенное название, Доклады Акад. Наук, В, 1930, pp. 218—223. Pour ce qui est des noms de clan mongols voir l'importante étude du P. A. Mostaert, *Ordosica, II. Les noms de clan chez les Mongols Ordos*, Bull. Cath. Univ. of Peking, № 9 (1934), pp. 21—55. Le nom de clan ordos *χurumč'inarūt* (n° 124 de la liste) nous semble être formé sur la base *χurumši*; à comp. à ce sujet Pelliot, TP XXXIV (1938), pp. 146—152.

L'autre groupe est composé de noms: a) *Kešikten* 'qui appartiennent à la garde du prince'; b) *Xorčîn* 'porteurs de carquois' — nom de tribus de la Mongolie du Sud; c) *Žunɣar* (kalm. *zūnɣar*, 'l'aile gauche'; d) *Xošud* 'qui appartiennent à une division (militaire, une bannière, *xošiyun*)'.

Comme en Mongolie, de même chez les Turcs on voit parfois des noms qui indiquent leur manière de vivre surtout si elle distingue un groupe d'un autre. Ainsi en Asie Mineure où le gros de la population turque c'est la population rurale, d'agriculteurs, ceux qui sont restés fidèles à la vie nomade et à l'élevage du bétail se nomment *Yürük* 'qui restent en mouvement'. Les colons d'origine turque du Turkestan Oriental (et en partie du Turkestan Occidental) occupés d'agriculture sont connus sous le nom de *Taranči* 'agriculteurs'. Les Kalmouks du Don, inclus dans l'organisation locale de Cosaques, ont abandonné leurs anciennes tentes et demeurent habituellement dans les huttes de torchis d'où leur nom *Buzāwa*.

Un groupe intéressant présentent les noms empruntés aux noms d'animaux. On rencontre chez les Buriates *Butayāt*, 'zibelines', chez les Kalmouks *Buɣus* 'taureaux' et *Čonos* 'loups'. Il faut supposer la même origine des noms de *Kirei* et *Kereyit* (*keriye* 'corneille'), *Xoyit* (*xōd*, mo. *xonin*, dial. occident. *xōn* «brebis»), *I'ayauz* (mo. *ɣaxai* 'truie, cochon'). Il n'est pas impossible que ce soient des survivances des croyances au totem propres au chamanisme.

7. Bien connu est le fait que les noms ethniques de l'Asie Centrale sont souvent associés aux noms de couleurs.

Nous rencontrons ici en particulier l'usage de grouper les principaux peuples du territoire d'après l'ensemble adopté de couleurs. D'un côté les sources mongoles nous disent que Gengis-khan avait subjugué les nations de cinq couleurs ou bien cinq peuples colorés (*tabun öngeten*) c'est à dire toutes les steppes et leur périphérie¹⁹). D'autre part, déjà de notre temps, le drapeau national de

¹⁹) RO VII (1931), p. 222. Cela reste en relation avec les conceptions cosmogoniques chinoises d'après lesquelles les cinq couleurs suivantes désignent: bleue ou verte (*ts'ing*) — l'Est, jaune (*houang*) — le Milieu, rouge (*tch'e*) — le Sud, blanche (*p'o*) — l'Ouest, et noire (*hei*) — le Nord.

la République chinoise qui a englobé cinq peuples principaux porte cinq couleurs dont chacune doit représenter chacun des ces peuples, conformément à la tradition. Cette tradition basée en partie sur les traits extérieurs des peuples en question, a en outre une valeur symbolique, car elle indique pour chaque peuple la place qui lui convient dans la composition ethnique de l'Etat.

Il existe encore une autre coutume qui ne prend en considération que les qualités individuelles propres à tel ou autre peuple; dans ce cas-là le nom de la couleur entre en composition du nom ethnique. L'existence des termes ainsi composés nous est déjà confirmée par des inscriptions runiques turques; on le constate aussi dans les tout derniers temps.

Le plus souvent on emploie à cet effet l'adjectif 'noir' (tur. *qara*, mo. *χara*). Tous les peuples de l'Asie Centrale sont 'ceux qui ont la tête noire', c'est ainsi qu'on les caractérise. Par conséquent le terme 'noir' équivaut souvent pour eux au terme: 'natif, sans mélange, véritable' etc. Il est donc très probable que c'est le même sens que possède *qara* dans l'appellation *Qara Qırǵız* qui indique les Kirghiz proprement dits distincts des Kazakhs nommés parfois aussi Kirghiz, surtout dans la littérature et dans la pratique administrative. Mais le plus souvent *qara* a un sens tout différent, à savoir 'non véritable, de naissance simple, ressemblant sous quelques rapports au vrai peuple et le rappelant plutôt, mais étant de basse origine'. Le plus caractéristique est de ce point de vue-là le nom *Qara Hiṭā*. Les peuples musulmans le donnaient à ce groupe de Qıtai qui s'était détaché de ses compatriotes après la destruction, au XII^e s., de leur empire en Asie Orientale, et avait fondé au Turkestan un nouvel état. Assez récemment encore quand les Japonais ont commencé à pénétrer en Mongolie, on se mit à les nommer, avec une légère nuance de mépris, *χara oros*, c'est à dire 'des Russes noirs'. C'est ce nom-là que j'ai entendu pendant mon séjour en Mongolie 1912. On connaît encore d'autres composés, p. ex. *Qara Türgiś* des inscriptions de l'Orkhon, des 'Kalmouks noirs' (*Черные Калмыки*) des sources archivales russes du XVII^e s.²⁰⁾

²⁰⁾ A comp. les divers sens du mot *qara* chez les Kirghiz: К. К. Юдахин, *Киргизско-русский словарь* (Москва 1940), pp. 366—367.

En général l'adjonction de l'épithète *qara* forme des noms qui s'opposent aux mêmes noms sans épithète.

On rencontre l'exemple de l'emploi du terme 'blanc' en vue de souligner cette opposition. Les mêmes sources archivales russes distinguent deux groupes de Kalmouks: 'les Kalmouks noirs' c'étaient les Mongols occidentaux ou les Oyrat; 'les Kalmouks blancs' étaient la tribu turque des Téléout. Il serait difficile de dire si ce sont seulement les Russes qui distinguaient ainsi ces deux groupes ethniques, ou bien si ces noms étaient employés par des peuplades voisines et surtout par des Tatares de la Sibérie, intermédiaires entre les Russes et les dits »Kalmouks«.

Diverses sources telles que l'*Histoire secrète* (§ 153), Tch'a'o Hong, Rašidu'd-din constatent qu'il a autrefois existé et chez les Tatares un groupe déterminé par le mot 'blanc' (mo. **Čayan Tatar*). On peut supposer que c'était la partie de ce peuple la plus avancée au Sud; elle a subi l'influence de ses voisins, Chinois et Turcs, et différerait des autres Tatares par le niveau plus élevé de sa culture.

La couleur bleue (turc *kök*, mo. *köke*) devait avoir une signification toute particulière. Nous en avons deux exemples.

Les monuments de Kül-tägin et de Bilgä-qayan ont à l'endroit identique du texte le passage: *ikin ara idi oqsuz kök türk inčä olurur ärmiš* qui a provoqué de nombreux commentaires. On peut le traduire: »entre deux (il est question de la chaîne de montagnes Qadirqan et la Porte de Fer) demeuraient ainsi les Turcs bleus, qui n'avaient pas de souverains ni (de division en) flèche«. W. Bang était d'avis que *kök türk* fût le nom de la principale peuplade turque, qui nous a justement laissée ces monuments; il a nommé en conséquence et leur écriture et leur langue »*kök-türkisch*«. V. Thomsen n'a pas cru que *kök türk* fût un nom propre; il a supposé que l'épithète en question se rapportait »à l'ensemble varié des tribus ou des populations „des quatre coins du monde“, réunies jadis sous le double empire turc pendant la période brève mais brillante de sa prétendue unité et dans les vastes limites mentionnées par les inscriptions«²¹).

²¹) Thomsen, *Turcica*, MSFOu XXXVI (1916), pp. 19—20.

Selon Sayan Sečen, Gengis-khan ayant réuni les tribus mongoles les aurait appelé *Köke Monγol* 'les Mongols bleus'²²).

Malheureusement l'*Histoire secrète* ne connaît pas ce terme; on ne sait pas où Sayan Sečen l'a pu puiser. Tout de même son indication n'est pas à rejeter, d'autant plus que la dénomination en question se trouve dans un fragment versifié qui porte le caractère tout à fait archaïque.

L'analogie entre ces deux termes est frappante. 'Bleu' se rapporte d'un côté aux tribus turques à peine réunies en un empire; d'autre part il se rapporte aux tribus mongoles dans la même situation. Quel peut donc être le sens du mot?

C'est déjà Melioranski qui attirait l'attention sur le fait que la couleur bleue chez les Turcs et chez les Mongols jouait le même rôle que la couleur rouge chez le peuple russe²³). Sauf leur clergé les Mongols s'habillent jusqu'aujourd'hui d'étoffes bleues. Il est cependant difficile de dire qu'est-ce qui a pu provoquer chez les nomades leur prédilection spéciale pour cette couleur? Des circonstances extérieures peut-être. Les Mongols importaient de la Chine des étoffes de soie teintées en bleu; cette couleur pouvait avoir quelque valeur préservative sur les grandes étendues des steppes (rappelons-nous le bleu en France!). Mais ici le bleu devait avoir quelque sens symbolique. N'oublions pas que les monarques turcs et mongols voyaient la source de leur pouvoir sur la terre dans le Ciel éternellement bleu; il se peut que pour cette raison ils ont nommé 'bleus' les peuples qui les avaient aidés dans leurs vastes plans de conquérants.

Une autre analogie s'impose encore. Dans des conditions analogues, les Chinois se seraient servis du mot 'grand' (*ta*) au lieu de dire 'bleu'. Alors n'employait-on pas, dans les traditions de steppes 'bleu' dans le sens de 'divin, splendide, puissant' etc.? On n'ignore pas que les Mongols, à l'exemple des Chinois, déjà à l'époque de Gengis-khan employaient la tournure *yeke Monγol ulus* pour indiquer leur Etat. Il est probable que *köke* 'bleu' fût remplacé par *yeke* 'grand'.

²²) *Op. cit.*, p. 71.

²³) П. М. Меліоранскій, *Памятники въ честь Кюль-тегина*, Записки Вост. Отд. И. Русск. Археол. Общ. XII (1899), p. 98.

C'est ainsi que se présente le problème, si l'on admet *kök* 'bleu'. Mais les Turcs, p. ex. les Kirghiz emploient ce mot encore dans le sens de 'entêté, décidé, constant'²⁴⁾. N'est-ce pas ce sens-là que les deux textes veulent nous donner ici: *kök türk* 'persévérant et fort', *köke Monγol* 'les Mongols persévérants (constants dans leurs desseins, fidèles à leurs plans)'? Si c'est le cas, le passage des inscriptions de l'Orkhon pourrait être traduit: »entre (les) deux habitaient sans chef et sans division en flèches les Turcs fidèles« ou même »fidèles et forts«. Cette interprétation peut être appliquée et au texte mongol de Sayan Sečen.

On se servait enfin du mot 'jaune' pour désigner des tribus des marches du Midi juste près de la frontière de la Chine: *Sarıy Uyγur*²⁵⁾ et *Šara Monγol*²⁶⁾. Ces tribus avaient depuis longtemps abandonnée la vie nomade et cultivaient la terre à l'exemple des Chinois. Le terme de 'jaune' n'a-t-il pas de relation à ce changement?

La dernière des couleurs, 'rouge', est peu employée dans la nomenclature ethnique. Il faut mentionner cependant *Ulān zatāta* (mo. *utayan žalayatu*) 'qui porte à son bonnet une bille rouge (en forme de bouton de fil ou d'étoffe)'. C'est ainsi que se nomment métaphoriquement les Kalmouks d'aujourd'hui et, en effet, leur coiffure nationale possède cet ornement. Sans doute cette espèce de couvre-chef vient de temps anciens; les sources en kalmouk en donnent une indication là-dessus. Dans l'ouvrage historique composé en 1819 par Batur Ubaši Tümen on trouve parmi d'autres dates une concernant *Ulān zatāta*. En 1437 ce nom fut conféré aux Ölet, la tribu la plus importante des Oyirat²⁷⁾.

Il en résulte qu'une partie d'Oyirat avait reçu un nom à part. Malheureusement l'auteur s'est borné à cette seule mention sans en donner la source. Il faut pourtant admettre qu'elle est appuyée sur quelque tradition et le fait même d'acceptation d'un nom vient

²⁴⁾ Юдахин, *op. cit.*, p. 267.

²⁵⁾ W. Kotwicz, *La langue mongole parlée par les Ouigours Jaunes près de Kan-tcheou* (CO № 16, 1939), p. 9.

²⁶⁾ Sources archivales russes citées dans J. Baddeley, *Russia, Mongolia, China*, 1919.

²⁷⁾ Ю. Лыткинъ, *Сказаніе о дербень-ойратахъ Нойонъ-Батуръ Убаши-Тюмена* (Астрахань, 1860), p. 8.

de l'époque bien importante dans l'histoire des Oyirat. Le pouvoir résidait alors entre les mains de Toyon-tajša qui put réunir non seulement les Mongols de l'Ouest mais aussi une grande partie de ceux de l'Est. Sa mort survenue en 1438 ou 1439 interrompit ses ambitieux plans politiques; son fils et héritier, Esen, arriva à les réaliser. Ils paraissent avoir tendu tous les deux à renouveler l'Empire mondial des Mongols et tout d'abord à conquérir la Chine. Rien d'étonnant qu'à la même époque apparut et ce nouveau nom que les chefs oyirat ont décidé à l'exemple des Chinois, d'imposer à leur monarchie en l'identifiant à la dynastie des chefs anciens et à la tribu à laquelle ils appartenaient. Quant à cet ornement rouge du couvre-chef, il jouait le même rôle que la tresse plus tard dans l'empire des Mandchous. Avec la mort d'Esen (1456), tous ces plans ambitieux ont eu leur fin, mais le nouveau nom a subsisté et, plus encore, il couvrit tout le groupe de tribus d'Oyirat et s'est maintenu jusqu'ici chez les Kalmouks de la Volga et du Don. C'est ainsi la troisième dénomination (*Oyirad*, *Dörben Oyirad*, *Ulān Zalātu* et *Xalimay*) dont se servaient les Mongols occidentaux dans leur ensemble pendant la période historique de leur existence.

8. Non moins souvent que les noms de couleurs on rencontre aussi des noms de nombre dans les noms ethniques. Quelquefois ce sont des noms de nombre seuls, sans aucune définition. Cette espèce de noms est la plus répandue chez les Mongols. On connaît l'appellation d'un des puissants peuples mongols qui combattaient avec Gengis-khan; c'étaient les *Najman* ce qui veut dire 'huit'. On ne peut rien dire sur l'origine de ce nom. Des noms de nombre se rencontrent aussi à présent appliqués aux tribus ou familles mongoles: *Dalad* ('soixante-dix') et *Tümed* ('dix mille') — noms de tribus dans le sud de la Mongolie; *Dörböd* ('quatre') et *Minyad* ('mille') — noms des tribus de la Mongolie occidentale (des Oyirat); *Furbud* ('trois') — une des familles kalmouk; *Xori* ('vingt') — des familles buriates. Tous ces termes sont des noms de nombre au pluriel, contrairement à *Najman* qui est employé au singulier.

Ce type de noms ethniques est étranger aux peuples turcs. Cependant L. Ligeti a avancé l'hypothèse que le nom *Qırqız* est dérivé du nom de nombre *qırq* 'quarante' par l'adjonction de

l'affixe du pluriel -z²⁸). Cette hypothèse n'a pas eu d'écho, et en poussant l'examen plus loin il faut tenir compte non seulement de *qırq* 'quarante' mais aussi de *qırq-* 'tondre', *qırqa* 'rangée', *qırqın* 'rixé, massacre' etc.²⁹).

En revanche, des réunions de noms de nombre avec des noms ethniques sont chez les Turcs assez fréquents. Elles indiquent le nombre des unités qui composent l'ensemble appelé de ce nom. Nous avons déjà dans les textes runiques *Toquz Oyuz*, *On Uıyur*, *Toquz Tatar*, *Otuz Tatar*, *Toquz Ärsin*, *Üč Qurıqan*. Les Tatars ni les Ärsin n'étaient point peuples turcs, néanmoins les Turcs les ont nommés à leur manière turque, en indiquant le nombre des familles qui les composaient.

Remarquons surtout le nom *Toquz Ärsin*. Quant à son sens, Radloff et Grumm-Gržimaïlo supposaient que c'était un terme de géographie; mais en tenant compte de la manière ordinaire chez les Turcs de désigner les peuples il est permis de supposer quelque peuple sous le nom de *Toquz Ärsin*. K. Moszyński, concluant des inscriptions de l'Orkhon que le peuple en question devait être établi quelque part au sud par rapport à l'Empire turc a émis en 1925 l'hypothèse qu'il s'agissait ici des *Ärsi*³⁰), peuple indoeuropéen, localisé aux environs de Qarašahr actuel dans le Turkestan Oriental. Indépendamment de K. Moszyński la même opinion fut émise en 1936 par H. H. Schaeder³¹). Comme les habitants de Qarašahr ne pouvaient ne pas être en contact avec les Turcs, l'idée de ces deux savants me paraît juste, et si elle est admise, elle permet de combler la lacune qui existait

²⁸) L. Ligeti, *Die Herkunft des Volksnamens Kirgis*, KCSA I pp. 381—383.

²⁹) Юдахин, *op. cit.*, pp. 419—420.

³⁰) Moszyński, *Badania nad pochodzeniem i pierwotną kulturą Słowian (Recherches sur l'origine et la culture primitive des Slaves)* I (Kraków 1925), p. 80, n. 330; à comp. les remarques dans RO III (1925), pp. 310—311.

³¹) E. Sieg, *Und dennoch »Tocharisch«*, SBAW, Berlin, phil.-hist. Kl. 1937, XVII, pp. 136—137 et Wang Ching-ju, *Ärsi and Yen-ch'i, Tokhri and Yüeh-shih*, Monumenta Serica IX (1944), pp. 81—91.

jusqu'à présent dans les inscriptions de l'Orkhon dans leur énumération des voisins des Turcs³²).

Le nombre des parties constituantes désignées par le nom ethnique pouvait pour des raisons différentes subir quelques accroissement ou bien quelque réduction, ce qui n'entraînait point encore un changement de nom. L'appellation une fois établie pouvait durer malgré des transformations réellement survenues. Le nom de *Xatxa* en est un exemple caractéristique. A l'époque où le pays se composait de 7 principautés on l'avait appelé *Dotoyar xošiyun* et ce nom a duré jusqu'aux derniers temps, bien que le nombre des principautés fût successivement monté jusqu'à 86.

Quand un groupe plus ou moins grand d'unités ethniques se réunissait en une seule organisation, surtout en une organisation militaire, elle ne prenait pas de nom ethnique à part; on lui donnait souvent une appellation technique. Les Turcs occidentaux (autrement dits méridionaux) se composaient de dix tribus qui avaient leurs noms et faisaient deux groupes avec des dénominations à part à leur tour: Tou-lou (**tuo-liuk*, **d'uōd?-liuk*, *Tōlis*, *Tōlās*), Nou-che-pi (**nuo-šēd-piēd*). Mais de nom commun à tous ils n'en avaient pas et les inscriptions de l'Orkhon les désignaient par le terme *on oq* 'dix flèches'³³). La division en flèches avait une signification militaire et était répandue en Asie Centrale. Outre les Turcs les Mongols se servaient aussi du terme 'flèche' (*sumuz*),

³²) Aux *Ārsi* eux-mêmes souvent identifiés aux *Yue-tche* (*Yue-che*) et aux *Tokhariens*, on a consacré beaucoup d'attention. La littérature les concernant est citée par M. Wang T'sing-jou. Voici les résultats de ses recherches quant à notre problème: 1° les transcriptions chinoises de *Qarašahr* laissent supposer la forme **ārgi* (*Yen-k'i* — **iän-g'i*) pour le début de notre ère, ou **ārsi* (*Yen-yi* — **iän-zi*, *Hia-ts'ien* — **xaδ-ts'ien*, *Yue-che* — **iⁿuō-si*) dans la période du V^e au XI^e ss. après J. C. La finale chinoise -*n* rendait jusqu'au V^e s. de n. è. le son -*r* étranger au chinois et la finale chinoise -*ō* servait aux VII^e et VIII^e ss. à noter les phonèmes -*r*, -*l*, -*z*. 2° *Ārsi* est une plus récente variante palatalisée du nom **ārgi*. 3° Les sources chinoises du V^e—VII^e ss. (*Souei-chou*, *Pei-chou*, *Wei-chou*) parlent de neuf villes (*kouo*) ou tribus (*pou*) du pays *Yen-k'i*, ce qui correspond exactement au terme *Toquz Ārsin*.

³³) Thomsen, *Turcica*, pp. 4—17.

de même que les Mandchous (*niru*), qui désignaient par ce mot, encore tout récemment, des escadrons de cavalerie. La 'flèche' était sans doute une unité militaire, comme légion des Romains. *Xatxa*, comme nous l'avons dit plus haut, était le nom donné à sept principautés. Le groupe d'Etats mongols plus au Sud était appelé 'quarante neuf principautés'. Les petits groupes mongols des bords d'Ili se nommaient *arban sumun* ('dix flèches'), *zurγān sumun* ('six flèches').

Il faut compter dans la même catégorie les noms tures bien connus du Khanat de la Crimée: *Yedisān* et *Yedikul*, appellations de deux hordes de Noghaï. Dans ces deux noms-là nous avons incontestablement le nom de nombre du ture commun, *yäti* 'sept'; les éléments *-san* et *-kul* ne sont pas encore clairs; il paraît qu'on n'a pas encore tenté même de les expliquer. Il n'est pas douteux cependant qu'on devrait voir dans le premier élément le mot ture *san* 'nombre' bien connu, qui aurait ici un sens rare, à nuance particulière de 'beaucoup, 10.000', le même qu'on trouve dans la langue des Kirghiz³⁴). Ce sens ne se limite pas, comme on pourrait le croire, à la langue kirghize; on le rencontre aussi dans les documents d'archives concernant les Kalmouks, dont le nombre était autrefois déterminé par 'cinq *san*', c'est à dire 50.000. Ce terme est visiblement emprunté aux Tatars de la Sibérie. On sait que les peuples nomades avaient l'habitude de compter par dizaines de milliers et le mot *Yedisān* disait probablement d'abord 70.000. Ce serait le nom d'un ensemble de 7 détachements dont les cadres pouvaient monter jusqu'à 10.000.

L'origine du *-kul* est plus difficile à expliquer. Il se peut que le problème se rattache aux consonnes antérieures ou consonnes postérieures, ainsi *köl* ~ *kül* 'lac', *qul* 'esclave', *qot* 'main', et parfois aussi 'une partie d'un organisme, d'un tout', p. ex. 'un détachement d'armée'.

On entreverrait encore une autre explication du nom *Yedikul*. Les langues turques possèdent des mots tels que *üčkil*, *üčkül* (al-Kašγ., ouïg., kirg.³⁵) 'triangulaire, triangle', *törthkil*, *törthül* (al-

³⁴) Юдахин, *op. cit.*, p. 432.

³⁵) C. Brockelmann, *Mitteltürkischer Wörterschatz* (Budapest, Leipzig 1928), p. 234; W. Bang — A. v. Gabain, *Analytischer Index*, p. 510; Юдахин, *op. cit.*, p. 547.

Kašγ, ouig., com., tatar de Tobolsk, kirg.) 'quadrangulaire, quadrangle'; J. Deny ajoute encore à ce groupe turec d'Anatolie *iġil* (à côté de *iġkin*) 'intérieur'³⁶). On admettrait donc que le mot *Yedikul* soit forgé de la même façon que *üčkül* et *törtkül* et qu'il désigne 'la tribu à sept branches', une espèce de 'heptagone'. Mais il faut remarquer que les langues turques citées ci-dessus, et les autres encore ne connaissent pas de mot autonome *kül* à sens semblable ('angulaire, angle') et que la tentative de M. Deny d'expliquer les formes *üčkül*, *törtkül*, *iġil* au moyen du mot *kül*, *gil* »famille«³⁷) a rencontré une critique de la part de A. Samoilovitch³⁸).

Très intéressant est le terme *Dörben Oyirat* appliqué aux Mongols occidentaux. Selon l'opinion la plus admise il indique la fédération de quatre tribus ('les quatre proches'). Mais il en existe d'autres explications. G. J. Ramstedt a émis l'hypothèse que *Oyirat* serait le correspondant du nom ethnique turec *Oyuz*³⁹), tandis que G. E. Grumm-Gržimaïlo voit dans *Dörben* le nom ethnique d'un peuple à part, mentionné par Rašidu 'd-dīn⁴⁰). Il est difficile de résoudre ce problème puisque l'histoire des Mongols occidentaux se perd dans les ténèbres du passé et on ne peut même pas dire pour le moment si quelque fédération de quatre peuples a jamais existé. En tout cas les objections formulées par Ramstedt et par Grumm-Gržimaïlo ne suffisent pas à ébranler ou même renverser l'hypothèse déjà admise. Le nom en question serait donc formé sur le modèle turec; il pourrait d'abord désigner le nombre des unités, mais a perdu depuis long temps son sens réel, finalement il fut abandonné par les Mongols

³⁶) Brockelmann, *op. cit.*, p. 215; Bang — A. v. Gabain, *op. cit.*, p. 506; K. Grønbech, *Komanisches Wörterbuch* (Kopenhagen 1942), p. 251; Deny, *Grammaire*, p. 1106; Юдахин, *op. cit.*, p. 515. A comp. aussi les remarques de Bang dans *Túrán* 1918, pp. 521—532.

³⁷) Deny, *Grammaire*, pp. 349 (§ 547) et 1106.

³⁸) Dans la revue Яфетический Сборник III (1925), pp. 101—102.

³⁹) Г. И. Рамstedтъ, *Этимология имени Ойратъ*, Сборникъ въ честь... Г. Н. Потанина (СПб 1909), pp. 547—558.

⁴⁰) Г. Е. Грумм-Гржимайло, *Западная Монголия и Урянхайский край*, (Ленинград 1926) II, p. 563 ss.

9. L'idée de Grumm-Gržimaïlo pose la question s'il existe en général des noms composés de deux noms ethniques. Théoriquement l'affaire paraît tout à fait possible s'il s'agit de fédération de deux unités de force égale, portant, chacune, un nom à part. Mais le caractère propre aux langues altaïques et au chinois rend la solution du problème difficile. Car lorsqu'on rencontre deux noms en asyndète, on ne saurait dire, si nous sommes en présence d'une superposition mécanique, ou bien d'un vrai nom composé. Ainsi on n'ignore pas qu'il se rencontre dans les inscriptions de l'Orkhon deux noms propres, l'un à côté de l'autre; ce sont *Qitañ Tatabi* auxquels correspond dans les sources chinoises le terme: *Hi K'i-tan*. On admet généralement que *Hi* sont identiques à *Tatabi*⁴¹⁾, ce qui, coïncidant avec l'hypothèse de M. Minorsky sur la parenté de *Hi* et *Qitañ*⁴²⁾, semble parler ici en faveur d'un seul nom composé. L'alliance politique des deux peuples est moins probable ici, car il serait impossible d'affirmer qu'elle portât un nom particulier. D'autre part on connaît le terme ethnique *rGya-hor*, qui dit littéralement: 'les Chinois-Mongols' ou 'les Mongols chinois (sinisés)' en sousentendant les Mongols établis à Amdo. L'unité du terme est plus étroite, mais si la traduction en est juste, nous n'y avons au point de vue de l'étymologie qu'une réunion assez lâche de deux noms.

10. Passons maintenant à une autre catégorie, aux termes formés par l'adjonction de certains suffixes.

Rašidu 'd-dīn nous dit que les membres de grandes familles chez les Tatars ajoutaient à leur nom de famille la terminaison *-tai* pour les hommes, et *-čīn* pour les femmes, ainsi les membres de la famille *Tutuquliut* (*Duta'ud* d'après l'*Histoire secrète*) s'appelaient *Tutuqultai* et *Tutuqulčīn*⁴³⁾. La même coutume existe chez les Tongous, qui se servent dans ces cas de suffixes *-(gi)r* et *-(gi)mnī*.

Les noms ainsi formés désignent des individus qui appartiennent à un clan ou à une tribu. Mais quelquefois c'est tout un

⁴¹⁾ Pelliot dans JA, avril-juin 1920, p. 150, n. 2.

⁴²⁾ Minorsky, *Marvazī*, p. 97; voir plus haut, p. 166.

⁴³⁾ Труды Вост. Отд. И. Русск. Археолог. Общ., V (CH6. 1858), pp. 51—52, 236—237. Voir aussi RO XII (1936), pp. 131—122.

clan, toute une tribu qui porte un nom de cette catégorie. Plus d'une fois les chroniques mongoles disent *Monγolžin* pour désigner la famille entière; ce clan existe encore au sud de la Mongolie. Des tribus qui avaient jadis participé à proclamer Témutchin leur khan, les sources mongoles disent: *Tataxalžin*, nom évidemment dérivé de *Tatar*. Remarquons encore ici le nom de *Tatabi*, déjà mentionné plus haut. Les Qitañ qui apparaissent dans les documents à côté des Tatar restaient en relations étroites avec les Tatars, il est donc probable que *Tatabi* désigne un certain groupe de Tatars qui semblent avoir été actifs au VIII^e s., ensemble avec les Qitañ. Seule la terminaison de *-bi* reste obscure; elle a remplacé *-r*. On pourrait la comparer avec l'élément final du nom Nou-che-pi (*pi*—**pičō*, **bir*?) dont on appelait un groupe de Turcs de l'ouest.

Un grand rôle dans l'histoire de l'empire turc, surtout de sa partie occidentale, avait appartenu aux Türgiș. Ce nom transcrit par les sources chinoises comme T'ou-k'i-che (**D'uəδ-g'jē-siē*, **Türgäš* ou **Türgiș*) se rencontre selon E. Chavannes pour la première fois en 651 pour désigner primitivement un petit groupe de Turcs occidentaux⁴⁴). Mais bientôt il gagne en importance et le chef des Türgiș prend le titre de kaghan en le conservant même après la chute de toutes les deux parties de l'empire turc. A l'époque des inscriptions de l'Orkhon (début du VIII^e s.) les Türgiș s'identifient, semble-t-il, à *On oq*.

Radloff et à sa suite Barthold, Chavannes, F. Hirth et d'autres ont lu ce nom: *Türgäš*, mais Thomsen en avait déjà quelque doute. En 1911 F. W. K. Müller a proposé la prononciation *Türgiș* en s'appuyant sur la transcription chinoise et sur la légende d'une monnaie frappée par un kaghan des Türgiș⁴⁵); Müller fut bientôt suivi par Thomsen. Ces deux savants peuvent avoir raison, il faut cependant remarquer que

⁴⁴) Chavannes, *Documents sur les T'ou-kiue occidentaux*, pp. 33—35.

⁴⁵) F. W. K. Müller, *Uigurica II* (Berlin 1911), p. 95. La voyelle *i* de la seconde syllabe et du reste confirmée par la transcription sogdienne: *turkyš* 'γš'wñδ'r 'empereur des Türgiș'; O. Hansen, JSFOu XLIV₃ (1930), p. 20.

les sources chinoises donnent d'après Chavannes⁴⁶), bien que beaucoup plus rarement, encore la transcription T'ou-kiue-che (**D'uəð-k₂^mvð-si₂*), ce qui permet de reconstruire **Türküş*, mais ce ne serait plus qu'une variante de la forme *Türgiś*.

Autant que je sache, personne n'a encore rien écrit sur l'origine du nom *Türgiś*. Il est cependant incontestable qu'elle s'associe tout naturellement avec le nom *Türk*, avec lequel s'associe à son tour le mot *Türkmän*. La difficulté consiste dans la terminaison *-iś*, inexpiquée jusqu'aujourd'hui. Ne devrait-on pas voir ici le mot *äś ~ iś* 'compagnon' mot, qui semble-t-il, a joué quelque rôle dans la morphologie turque?. — On en parlera à un autre endroit. — Le *-k* final n'empêche pas de l'admettre (*türk* || *türgiś*), car la sonorisation de la finale est assez connue dans les langues turques. *Türgiś* aurait alors le sens 'compagnons turcs' ou bien 'compagnons des Turcs' c'est à dire non pas les Turcs eux-mêmes, mais les hommes liés avec eux ou bien les ressemblants. Ainsi *-iś* pourrait conférer le même sens que confère *qara*.

Ce sens posé, examinons encore une autre possibilité à savoir si *Türgiś* ne reste pas en quelque connexion avec *Türkmän*. Les données que Barthold a pu réunir semblent confirmer cette idée.

L'ancienne tradition qui s'est maintenue jusqu'ici, explique la terminaison *män* comme mot iranien *manand* 'semblable'⁴⁷). Le nom des *Türkmän* apparaît dans les sources chinoises et musulmanes à partir du moment où les Turcs occidentaux sont entrés en contact avec les Iraniens dans le Turkestan d'abord, ensuite en Perse. On pourrait donc supposer, que les Iraniens n'ont fait que de traduire en leur langue le nom *äś ~ iś*. Nous aurions ainsi affaire à un fait de grande importance: les Turkmènes, d'aujourd'hui seraient les descendants directs des anciens *Türgiś*. On

⁴⁶) Chavannes, *Documents*, p. 370.

⁴⁷) D'après al-Bīrūnī (*Kitāb al-Gamāhir fī ma'rifa^ti al-Ġawāhir*, éd. de F. Krenkow, p. 205) et al-Marwazī (*Tabā'i^t al-ḥayawān*, éd. de V. Minorsky, p. 29) on appelait *Türkmän* les Turcs-luzz qui embrassaient l'Islam. Quant à l'étymologie indiquée ci-dessus, elle se trouve chez al-Bīrūnī (*šabihu 't-Turk*) et chez al-Kāšgarī (*Turkman and c.-à-d. mušābihūna li't-Turk*, III, 207).

les rencontrait tout d'abord à côté des Turcs proprement dits, les Oyuz ou en alliance avec eux. C'est en même temps ou bien avec eux ensemble qu'ils se sont dirigés vers l'Ouest où ils ont reçu le nom un peu changé de *Türkmän* et c'est là, en Iran et en Asie Mineure que les deux peuples restaient entre eux en contact tellement proche, que les noms *Türkmän* et *Oyuz*, comme Barthold l'a montré, s'entremêlaient bien longtemps. Pour mieux établir la relation entre les *Türkmän* et les *Oyuz*, ne sont pas sans importance deux indications des géographes arabes que Barthold a pu citer: Ibn Hurdādhbeh mentionne la ville du kaghan des *Türgiś*, entre les rivières Talas et Tchou; al-Muḳaddasī parle d'un roi des *Türkmän*, qui régnait justement dans cette localité.

Remarquons d'autre part une analogie d'organisation des *Türgiś* et des *Türkmän*. Ceux-là appartenaient à *on-oq* 'dix flèches', ceux-ci maintiennent encore aujourd'hui la division en 'flèches', en les nommant seulement *tirä*. C'est déjà Melioranski qui a constaté une telle organisation chez les Turkmènes; A. Romaskewitch nous apprend maintenant que le peuple *Qaşqai* du sud de la Perse observe aussi la division en *tirä*⁴⁸⁾.

Les turcologues n'acceptent pas sans réserve la tradition turque quant à l'affixe *-män*. A. Vámbéry⁴⁹⁾, à sa suite Ligeti⁵⁰⁾ et d'autres sont d'avis que *-män* est un affixe turc *-man* à sens collectif, tandis que J. Deny et A. Zajaczkowski⁵¹⁾ l'appellent le suffixe augmentatif. Quoiqu'il en soit, même ce dernier caractère de *-män* n'empêche pas de juxtaposer les noms de *Türgiś* et de *Türkmän*, ce qui a pour soi l'appui de l'histoire.

Comme on voit les appellations politiques à grande importance paraissaient en Asie Centrale aux moments où un peuple nomade atteignait son apogée en créant un nouvel empire nomade.

⁴⁸⁾ А. А. Ромаскевичъ, *Писни кашкайцевъ*, Сборникъ Музея Антропологии и Этнографии V 2 (Ленинград 1925), pp. 574—575. Voir aussi Festschrift Fr. Hirth (Berlin 1920), p. 291.

⁴⁹⁾ A. Vámbéry, *Das Türkenvolk*, p. 385, le même, *Cagataische Sprachstudien*, p. 27.

⁵⁰⁾ *Op. cit.*, p. 382.

⁵¹⁾ Deny, *Grammaire*, pp. 326—327 (§ 520), Zajaczkowski, *Sufiksy imienne i czasownikowe*, pp. 26—27. A comp. aussi Minorsky, *Hudūd al-Ālam* (London 1937), p. 311: »according to this theory *Türkmän* would mean something like »Turk pur sang«.

Les autres peuples et tribus considéraient la réunion avec un tel empire pour honneur et prenaient volontiers son nom officiel pour le leur. Tel est témoignage de Rašidu 'd-dīn quant aux noms de Tatar et Monyol.

Mais lorsqu'un état pareil approchait à sa chute, son nom perdait non seulement toute sa splendeur, mais plus encore, il devenait l'objet de mépris. Les nouveaux souverains obligeaient leurs prédécesseurs à assumer le rôle de gardiens de troupeaux des nouveaux maîtres ou à devenir esclaves tout court. Alors d'anciens noms des puissants empires devenaient des noms communs à sens 'esclave, barbare, inculte' etc. L'exemple était donné, et cette fois-ci comme il paraît, des Chinois; ils traduisaient le nom des Huns par des caractères qui voulaient dire 'esclave'; le caractère *hou*, dont on se servait pour désigner les peuples du Turkestan Oriental avait aussi la valeur de 'barbare'⁵².

Et voici ce qu'on observe au Nord de la Chine: les Mongols appellent leurs esclaves *kitat* (pl. de *kitai*).

Les Mandchous appelaient leurs esclaves héréditaires *žušen*. Zakharov fait dériver ce mot du chinois *tchou-jen*⁵³, mais cette étymologie reste en opposition avec le passage qu'il cite: *žušen xatanya niyatma* 'homme qui appartient au clan *žušen*'. Ce clan, ce sont naturellement les Djoutchen (Niu-tchen), comme on le voit des textes vieux-mandchous: (*taizu gengiyen xan*)... *taiyu xalai žušen gurun-be gemu toqtobusi* 'T'ai-tsou gengiyen khan (Nourkhatchi) a pacifié l'Etat entier de Djoutchen des 100 clans'⁵⁴, *mini žušen gurun* 'mon Etat de Djoutchen'⁵⁵. Le dictionnaire chinois-djoutchen du Bureau des Interprètes donne une variante *žusen* (*tchou-sien*).

Dans la langue turque-osmanlie le mot *türk* a perdu ses significations dont il a été question plus haut; il avait jusqu'aux derniers temps la valeur de 'inculte, bandit, vagabond'. On l'a réha-

⁵²) П. И. Шмидтъ, *Опытъ мандаринской грамматики* (Владивостокъ 1915), p. 419.

⁵³) И. Захаровъ, *Полный маньчжурско-русский словарь* (СПб 1875), p. 1005.

⁵⁴) Imanisi Syunzyu, *Manju-i yargiyen kooli*, p. 362.

⁵⁵) W. Fuchs, *Frühmandjurische Fürstengräber*, AM X (1934), pp. 116—117. D'après cet auteur la signification d'«esclave» n'est connue qu'aux dictionnaires de la période K'ang-hi (1662—1722).

bilité tout récemment et il a remplacé le terme *Osman*; *Türk* est ainsi de nouveau devenu nom d'un Etat et d'un peuple entier.

Pour compléter nos données ajoutons que dans la langue des Kirghiz *türküpön* (< *türkmen*) signifie 'Turkmène' et 'esclave'⁵⁶.

11. Les Tongous se divisent aussi en familles et tribus qui, pareillement aux Turcs et aux Mongols se réunissaient dans leur passé en groupements plus ou moins grands. Ils ne semblent pas pourtant posséder des unités qui correspondent à l'«os». Des noms ethniques chez les Tongous des temps anciens et d'aujourd'hui sont nombreux et nombreux sont les travaux qui s'y rapportent; il suffit de rappeler ici J. Plath, E. Hauer, E. Haenisch qui citent beaucoup de noms historiques surtout de la période de la grandeur des Mandchous. Rappelons aussi de très importants ouvrages de L. v. Schrenck, de S. K. Patkanov et de S. M. Shirokogoroff, qui contiennent beaucoup de renseignements, sur les familles contemporaines et sur leurs noms. L'origine de toutes ces dénominations a été peu étudiée, mais il ne manque pas d'hypothèses et d'étymologies, surtout dans les ouvrages de Shirokogoroff. De notre côté nous nous bornons à quelques remarques seulement.

On trouve parmi les appellations ethniques des Tongous un certain nombre de noms étrangers que les Tongous eux-mêmes ne comprennent pas et qu'ils ont empruntés à leur voisins. Ici appartiennent des noms tellement répandus comme: *Tongus*, *Gold*, *Lamut*, *Xamnigan* etc. La littérature scientifique russe se sert depuis quelque temps, au lieu de Tongous, du nom *Ewenki*, mais ce ne sont que certains groupes de Tongous qui l'emploient, et dans beaucoup de cas l'appellation semble imposé artificiellement, de même comme on avait, dans le temps, imposé le nom *Tongus*. Le sens de ces deux mots est une énigme, quoiqu'il soit possible que *Ewenki* se rattache au tongous *e-wa* 'voici, ici, justement ici' et au mandchou *ere ba* 'cet endroit, ici'.

Plusieurs groupements de Tongous portent des noms qui se ressemblent, ainsi: *Oročon*, *Oročï*, *Orok*; ils sont tous des dérivés de *oron* 'le renne' et désignent les hommes qui s'occupent de l'élevage des rennes. Ce ne sont donc pas les noms proprement

⁵⁶) Radloff, Wb. III, 1557—1561.

dits, mais des définitions de la manière de vivre de certaines tribus qui ont des noms ethniques particuliers.

Un grand nombre de clans tongous portent des noms terminés en *-gir* (*-kir*, *-hir*, chez les Nèghidals *-gil*). Plusieurs savants ont cherché à en préciser le sens; il n'est pourtant pas encore éclairci. A première vue l'hypothèse d'un affixe altaïque *-ki ~ -gi* (celui qui se trouve quelque part, qui appartient à quelqu'un) semble s'imposer; la finale *-r* serait l'affixe du pluriel. Dans certains cas cette étymologie paraît se justifier, ainsi *Manegir* 'qui demeure au bord de l'Amour', mais le plus souvent elle n'est pas applicable et le problème demande encore un examen approfondi⁵⁷).

L'affixe *-gir*, comme on l'a déjà dit plus haut, désigne les nombres de la famille, hommes; l'appartenance des femmes à la famille est marquée par l'affixe *-(g)imnī*.

II. La signification du titre *Kül-tägin*.

Le plus intéressant et le mieux étudié des monuments du bord de l'Orkhon avec des inscriptions runiques, avait été élevé en l'honneur du guerrier turc *Kül-tägin*. *Kül-tägin* n'est pas le nom propre du héros, c'est un titre, et les premiers savants qui ont examiné le monument, W. Radloff et V. Thomsen ont traduit le mot par 'homme illustre'. Le terme *tägin* n'éveille pas de doute; il désigne un prince de sang; mais l'étymologie de *kül* n'est pas assez claire. On songe ordinairement à la racine *kü*, connue jusqu'aujourd'hui des diverses langues turques dans le sens de 'gloire, son, voix, mélodie'⁵⁸; la finale *-l* serait l'affixe

⁵⁷) Jusqu'à quel point la question d'origine des familles tongouses est compliquée, on peut le voir des recherches de K. Milnikova et de V. Tsintsius concernant la tribu de Nèghidal. (К. М. Мыльникова — В. Н. Цинциус, *Материалы по исследованию негидальского языка*, Тунгусский Сборник I, 1931, pp. 110—128). A consulter aussi au sujet des noms ethniques tongous l'article de G. Vasilevitch (Г. М. Васильевич), *Древнейшие этнонимы Азии и названия эвенкийских родов*, Советская Этнография, 1946, fasc. 4, pp. 34—49.

⁵⁸) Владимирцовъ, *Турецкіе элементы*, p. 175, le même *Сравнительная грамматика монгольского письменного языка* (Ленинград 1929), p. 155.

abrégé *-lïγ ~ -lig* 'celui qui possède quelque chose, doué de'. En effet, *külüg* se rencontre non seulement dans les langues turques, mais aussi en mongol, désignant un cheval à course rapide ou, métaphoriquement, un héros remarquable. Dans certains dialectes l'affixe *-lïγ ~ -lig* prend la forme *-lï ~ -li*, alors *küli* pourrait être normal, mais nulle part *-lïγ ~ -lig* ne passe à *-l*, consonne seule. Il ne restait qu'à supposer dans les inscriptions runiques un singulier phénomène de phonétique, d'autant plus qu'on rencontre dans ces inscriptions toutes les trois variantes de l'affixe en question, toujours avec la même racine *kü*, dans un groupe semblable de titres: *Külüg-čur* (-čor?), *Küli-čur* et *Kül-čur*⁵⁹). En tout cas, cet état de choses n'exclut pas la possibilité d'une autre interprétation, et je vais en présenter une.

Le foyer familial est dans la vie des nomades de l'Asie Centrale le point le plus important de l'habitation et ce qui assure l'unité de la famille. C'est là que le feu est continuellement maintenu afin d'être prêt et à disposition au moment voulu. Comme combustible, on ne se sert pas de bois, que les steppes ne fournissent pas, mais de bouse de bétail; elle donne une flamme faible, mais beaucoup de cendre et suffisamment de chaleur. La cendre sert à conserver le feu, car dès que la cuisson est finie, on recouvre le feu avec de la cendre. Le feu couve dessous en donnant toujours un petit peu de chaleur. Il est facile de raviver la flamme en écartant un peu les cendres et en ajoutant de la bouse sèche; cette manoeuvre se répète au fur et à mesure du besoin. Les éléments du foyer sont donc le feu et la cendre; leur entretien est une tâche de première importance pour la vie de la famille. Disperser la cendre et éteindre le feu mérite le plus grand châtement; c'est le plus grand malheur, car c'est la fin du nomade et de sa famille. On lit dans l'*Histoire secrète* que *Sorγan*(*Sorγan*)-šira obligé de sauver le jeune Témutchin qui cherchait chez lui refuge, fuyant les ennemis et exposant son hôte au danger — lui reprochait plus tard: »tu as failli me faire jeter à tous les vents, comme les cendres (de mon foyer)«⁶⁰), car si l'on découvrait l'acte que *Sorγan*-šira venait de commettre, la

⁵⁹) Kotwicz — Samoïlovitch, RO IV, pp. 74, 102.

⁶⁰) *Histoire secrète*, éd. de Haenisch, p. 14: *namagi хүнесүүр keyisgen atdaba* (§ 87).

cendre de son foyer aurait été dispersée au vent et il périrait, lui-même et sa famille. On répandait aux vents les cendres de la maison d'un ennemi vaincu⁶¹). Un esprit particulier était la divinité tutélaire du foyer. L'obligation de maintenir le feu et les cendres chaudes revenait au fils cadet, car c'est lui qui, après que les aînés furent successivement partis, restait le plus longtemps avec ses parents. C'était lui qui maintenait les traditions de la famille, lui qui héritait de la maison et des privilèges de son père. Il portait un titre spécial, qui désignait sa relation au foyer. Les Mongols ont conservé jusqu'à notre temps ces titres, qui avaient existé chez eux depuis la plus haute antiquité; se sont: *odḡan* et *odḡigin*. Le premier est toujours encore en usage pour le fils le plus jeune de la famille; il apparaît même dans le panthéon chamannique, comme nom d'un esprit: *odḡon-terri*; on le rencontre aussi dans la nomenclature géographique, comme nom de montagnes en Mongolie, qui restent sous sa protection. Le second titre fait partie des noms de certains personnages historiques de la lignée de Témutchin; il était porté pendant trois générations par les membres les plus jeunes de la famille: les frères cadets du grand-père, du père et de Témutchin lui-même s'appelaient *Tödüge odḡigin*, *Daritaḡ-odḡigin* et *Temüge odḡigin*. Il est intéressant de constater, que les deux titres, *odḡan* et *odḡigin* sont d'origine turque; *odḡan* < ture *ot-qan* 'khan du feu', *odḡigin* < ture *ot tāgin* 'prince du feu'⁶²). La cendre jouissant dans le culte familial ignicole du même respect et de la même importance que le feu, il est naturel que le mot 'cendre' fût entré en composition des noms ou des titres de *Käl-tāgin*, guerrier et homme d'Etat ture,

⁶¹) A comp. p. ex. *Histoire secrète*, p. 22: *Burḡan-ni ḡücil-duḡsat ḡurban ḡa'ut Merkid-i uruḡun uruḡa ḡürtele ḡünesü'er keyistele ülitgebe* 'Belḡüteḡ extermina les 300 Merkit qui ont assiégé le Bourkhan Khaldoun avec leurs descendants, jusqu'à (les) répandre aux vents comme les cendres' (§ 112).

⁶²) Владимирцов, *Сравн. грамм.*, pp. 224, 314, 320 et Доклады Акад. Наук, В, 1929, p. 135 ainsi que les travaux de Н. Поппе, *Пережитки культа огня в монгольском языке*, Доклады Акад. Наук, В, 1925, p. 14, *Zum Feuerkultus bei den Mongolen*, АМ II (1925), p. 131, *Описание монгольских «шаманских» рукописей Института Востоковедения*, Записки Института Востоковедения Акад. Наук I (1932), pp. 174—184.

et de *Kül-ğan*, gendre de Témutchin; le premier élément en est, semble-t-il, le mot turc, *kül* 'cendre'. Cette interprétation posée, *Kül-tägin* serait non pas 'le glorieux prince', ainsi qu'on le croyait jusqu'ici, mais 'le gardien de la cendre du foyer dans la famille du kaghan' comme le cadet de ses fils.

La même interprétation peut s'appliquer et aux autres personnages éminents des inscriptions runiques, tels que *Kül-čur* ou *Kül-ärkin* ou dans la poésie épique des Kirghiz *Kül-čoro*. Ils pourraient être tous les gardiens de la cendre dans les familles dont les représentants assumaient la dignité de *čur* ou d'*ärkin*. On trouve cependant à côté de *Kül-čur* aussi des *Käli-čur* et des *Kälik-čur*, on pourrait donc supposer que ces deux derniers noms ont réellement désigné d'éminents *čur* et les deux interprétations pourraient subsister selon le cas.

III. Titres *ärkin* et *tägin*.

Certains titres de personnages historiques des inscriptions runiques turques se sont conservés jusqu'ici dans la langue des Turcs et même de quelques autres peuples. Nous avons déjà parlé de: *ğan*, *tägin*, *čur*, *ärkin*; on peut y ajouter *bäg* et *tarğan*. Quelques uns en ont déjà été examinés dans un assez grand nombre d'ouvrages et tout récemment encore le savant turc, Mehmet Fuat Köprülü, a inauguré une série d'articles, consacrés aux autres titres anciens⁶³). Il ne sera pas inutile ainsi d'observer, que la poésie épique, si riche, des Kirghiz mentionne toute une rangée de personnages qui portent des titres historiques *čur* (sous la forme de *čoro*) et que le parler vivant des Kirghiz conserve encore quelques titres, p. ex. *ärkin* dans l'usage quotidien. Il en est de même pour d'autres peuples turcs: ces titres s'y retrouvent souvent.

Les Kirghiz et les habitants du Turkestan Oriental emploient à présent le mot *ärkin* dans le sens de 'libre, suffisamment, à volonté' etc. Ils en forment des dérivés, p. ex. *ärkimši*- 'se croire capable de tout faire', *ärkimdän*- 'se sentir libre, jouir de la liberté'⁶⁴).

⁶³) *Zur Kenntnis der alttürkischen Titulatur*, KCsA, vol. suppl. I, fasc. 4 (1938), pp. 327—344.

⁶⁴) Юдахин, *op. cit.*, p. 232.

En mongol *örkin* dit: 'supérieur, respectable'. Tous ces mots semblent dériver de la racine turque *ärk*, mo. *erke* 'volonté (libre), liberté, le droit, la force'. Les personnes qui portaient autrefois le titre d'*ärkin* jouissaient probablement des mêmes privilèges, que ceux qui possédaient la dignité de (turc) *tarqan*, (mo.) *darḡan*, à cette différence près que le premier titre était turc et l'autre d'origine étrangère.

Le mot *tägin* comme titre a longtemps survécu dans la mémoire des peuples turcs et, comme on l'a vu, il a passé aux Mongols comme *čigin* ou même *žigin* (p. ex. *Boržigin*). Les dialectes turcs modernes n'ont pas gardé cette forme, mais on y trouve en revanche *yigit* ou *žigit* avec le sens de 'jeune homme, gaillard, adroit cavalier', qui a passé au russe pour désigner de bons cavaliers qui font montre de leur prouesse. Les étymologies en cours le font dériver de *yig* 'supérieur, meilleur' ou bien de *yi-* ~ *yä-* 'manger'⁶⁵) ce qui est très incertain.

On pourrait supposer que *žigit* vient de l'ancien titre turc *tägin* de même que le polonais *ulan* vient du mot *oḡlan*. Sans doute l'étymologie *tägin* > *žigit* est plus compliquée, mais elle n'est pas impossible.

Le *t* final est la marque du pluriel, caractéristique bien connue des inscriptions de l'Orkhon (p. ex. *alpayut*, *tarqat* à côté de *tarqan*⁶⁶). Al-Kāṣṣārī connaît la forme *tigit* qu'il détermine aussi comme le pluriel de *tigin*⁶⁷), tandis que les textes turcs du Turkestan Oriental font souvent au pluriel *tigitlär*⁶⁸); ce fait semble témoigner que *tigit* n'était plus senti dans la langue de ces textes-ci comme pluriel; il avait plutôt la valeur du singulier. Quant à la sourde *t-*, sa sonorisation n'est pas en turc un phénomène exceptionnel et lui ouvre le chemin à être remplacée dans les dialectes par *ž-* > *j-*. Nous aurions ainsi *tägit* ~ *tigit* > *digit* > *žigit* > *yigit*. La plus importante dans cette série est la forme *digit*

⁶⁵) Zajączkowski, *Sufiksy*, p. 84 (§ 15, 3).

⁶⁶) Voir en dernier lieu D. Sinor, JAS, octobre-décembre 1939, pp. 548—549.

⁶⁷) I, 297, 1 et 347, 2.

⁶⁸) P. ex. A. v. Le Coq, *Türkische Manichaica aus Chotscho* I, p. 31, III, pp. 34, 36; F. W. K. Müller, *Uigurica* III, p. 42.

et elle est justement attestée. Du temps de Gengis-khan le chef des Öngüt portait un titre turc: *Ala-quš tāgin* d'après Rašīdu 'd-dīn ou *Ala-quš-digī-χuri* d'après l'*Histoire secrète* (§§ 190, 202).

IV. Origine du mot *balbat*.

Un des problèmes les plus embrouillés qui se rattachent à ce qu'on appelle les *babas* en pierre, en Eurasie, est le sens du terme *balbat* attesté dans les inscriptions runiques de l'Orkhon et de l'Iénissei. Les monuments plus récents, ni les dialectes actuels ne connaissant pas ce mot, on a été obligé de réduire les recherches aux inscriptions mêmes, et la conclusion de l'examen est que les *balbat* étaient des statues en pierre érigées sur des tombes turques. J'ai analysé encore une fois les passages des inscriptions runiques qui contiennent le terme en question, et je suis arrivé à l'idée qu'il ne se rapportait pas aux figures placées sur les tombes mêmes, mais aux stèles, dalles, colonnettes ou piliers et aux autres fragments oblongs de roche ou aux diverses pierres oblongues qu'on plaçait autour des tombes ou plus loin, à une certaine distance⁶⁹). Ils devaient figurer les ennemis tués de la main du guerrier, qui gisait dans la tombe.

La grande difficulté à préciser le sens du terme *balbat* réside non seulement dans l'absence de ce mot dans d'autres sources turques, mais aussi dans l'absence de toute correspondance dans d'autres langues. Ce n'est qu'en 1936 que V. A. Kazakevitch a rattaché ce mot à la racine mongole *balba-* dont on a formé en mongol quelques mots à sens de 'écraser, casser'⁷⁰) et P. Pelliot, dans un compte-rendu, de cet ouvrage reconnaît l'étymologie de Kazakevitch comme plausible, peut-être parce qu'il n'y en avait pas d'autre.

Il faut remarquer qu'on n'avait jusqu'ici qu'une indication peu certaine, à savoir que les Kirghiz du district d'Aoulié-ata (arrondissement de Semirietchinsk), appelés auparavant Kara-Kirghiz désignent avec le mot *balbat* de petites sections de terrain,

⁶⁹) W. Kotwicz, RO, VI, pp. 1—11.

⁷⁰) В. А. Казакевич, *Намогильные статуи в Дариганге* (Ленинград 1928), p. 23; Pelliot, TP XXVIII (1931), p. 168.

entourées de rempart. On n'accordait pas beaucoup d'importance à cette information, car il était difficile d'y trouver un lien avec les inscriptions runiques⁷¹⁾.

Dans le dictionnaire kirghiz-russe de K. Ioudakhine, turcologue bien connu⁷²⁾ qui a consacré beaucoup d'attention aux termes d'ethnographie et du folklore, le terme *batbat* ne figure pas avec le sens de 'section d'un terrain'. On peut en conclure que le terme en question n'est propre qu'à un petit groupe de Kirghiz du district d'Aoulié-ata sans être connu plus loin, pourtant dans l'ouvrage même de Ioudakhine on en trouve quelque trace, seulement avec un sens tout différent, p. ex. *bat-bat žan-* 'brûler en flambant', *bat-bīt* 'la flamme, ce qui est en flammes', et *ot ballīt-batbīt žanat* 'le feu flambe'. Ensuite l'auteur cite encore trois mots dérivés de la racine *batbīt* qui désignent le fait de brûler en grandes flammes. En juxtaposant ces données on peut conclure que le terme *batbat* ou *batbīt* est bien connu aux Kirghiz et que sa signification se rattache étroitement à l'idée de la flamme. Son origine est peut-être à chercher dans une onomatopée: les deux syllabes *bat-bat* ou *bat-bīt* expriment sans doute de façon pittoresque les flammes vacillantes du feu. Ce mot s'associe comme adverbe au verbe *žan-* 'brûler, flamber'.

Une question cependant se pose. Peut-on identifier les mots kirghiz, que cite Ioudakhine avec le terme *batbat* des inscriptions runiques? Une circonstance nous y fait pencher: c'est le fait que ce terme s'est conservé chez les Kirghiz, qui avaient justement habité le bassin de l'Iénisseï et qui passent même pour auteurs des inscriptions que l'on y rencontre. On n'ignore pas du reste que les peuples adhérents du chamanisme associent la flamme à l'idée de l'âme, surtout de l'âme de l'homme qui vient de mourir. Alors le mot *batbat*, créé d'abord comme une onomatopée et qui a gardé jusqu'ici son sens premier, a pu trouver son application dans les rites funéraires, tantôt comme nom d'objet, tantôt dans un caractère plus concret, comme flamme ou une autre chose identifiée à l'âme du défunt.

Le nom ordinaire de la flamme est chez les Turcs et les

⁷¹⁾ Kotwicz, *op. cit.*, pp. 3—5.

⁷²⁾ Юдахин, *op. cit.*, pp. 65—66.

Mongols *yali(n)* ou *žali* avec plusieurs variantes phonétiques⁷³). Il désigne quelquefois les feux follets, d'autres fois des spectres et s'associe même aux noms de l'âme.

La mieux connue en littérature est l'expression *yeke suu žali-yin ibegen-dür*, que l'on retrouve, aussi avec des variations phonétiques, dans les documents mongols des diverses parties de l'Empire. Cette expression a déjà été examinée en détail dans mon article sur les formules initiales des documents mongols⁷⁴). Je peux proposer maintenant une traduction plus exacte; 'sous la protection de la grande flamme qui est l'âme même'. La formule se rapportant, comme j'ai tâché de le prouver, à Gengis-khan, nous y trouvons aussi un terme spécial (mo. *suu*, turc *qut*), pour désigner cette âme du khan qui n'est point morte, et qui accorde sa protection à ses successeurs et à toutes les générations des Mongols. Conservant toujours son existence, l'âme protectrice permet que l'on l'invoque et qu'on implore son conseil ou son aide. Elle possède même un domicile; c'est «Le Rempart du Souverain» Ežen žorō, à Ordos, où l'on avait réuni quelques reliques de Gengis-khan est où, à certaines dates, on apportait des sacrifices à son esprit. La garde de la maison et l'exercice des rites relatifs au culte de Gengis-khan, appartenait héréditairement aux membres du clan Darkhat.

Lorsqu'en 1908, le savant et homme politique bouriate Ts. Žamtsarano étant de passage à Ežen žorō désira s'initier aux détails de ce culte, les Darkhat lui déclarèrent qu'il fallait obtenir d'abord la permission de Gengis-khan lui-même. On accomplit à cet effet le rite nécessaire dont l'acte principal consistait à allumer une bougie. On en suivit très attentivement la flamme. La bougie brûlait d'une flamme claire et égale. On a décidé par conséquent que l'âme toujours vivante du Souverain acquiesçait au désir de Žamtsarano⁷⁵). Ainsi la flamme de la bougie fut l'expression de la volonté de l'âme de Gengis-khan et était considérée comme sa manifestation extérieure.

⁷³) Kotwicz, *Formules initiales des documents mongols aux XIII^e et XIV^e ss.*, RO X (1934), pp. 131—157.

⁷⁴) *Op. cit.*, 153—154. Cf. aussi CO, № 10, pp. 14—17.

⁷⁵) Извѣстія Русск. Комитета для изученія Средней и Восточной Азии, Сер. II, № 2 (1913), p. 47.

Les croyances des Mongols d'aujourd'hui, présentées dans le cas que nous a décrit cet investigateur avisé et consciencieux, nous permettent de comprendre à un certain degré et l'idéologie des Turcs du VII^e—VIII^e s. Les inscriptions runiques disent qu'on plaçait ou l'on enfonçait des *balbal* d'ennemis vaincus près de la tombe du guerrier vainqueur. Il faut croire, que la tombe était la demeure constante de l'âme-flamme du héros, et les difformes *balbal* tout autour étaient les âmes des ennemis qu'il avait tués. Ces simulacres des âmes-flammes devaient garder éternellement la tombe du vainqueur. C'est pourquoi, peut-être, on les a laissées si informes et grossiers, plus pareils à la flamme instable du feu.

V. L'origine du terme *su*.

Le terme mongol *su* que l'on rencontre dans les vieux textes, surtout dans les formules initiales des documents mongols, a été l'objet de plusieurs travaux dont les premiers viennent du début du XIX^e s. Presque tous les mongolisants s'y sont prononcés; quant à moi-même, je reprenais deux fois la question⁷⁶), tâchant de l'éclaircir, mais à mesure que de nouvelles recherches nous fournissent des matériaux, de nouveaux points de vue s'imposent. Je me permets de présenter ici deux contributions à cet intéressant problème.

La juxtaposition du mo. *su* et turc *qut* semble être justifiée: les deux termes désignaient une de ces trois âmes que possède tout homme selon les croyances chamaniques. Les êtres humains auxquels le Pouvoir Suprême, la divinité, confie un rôle particulier reçoivent un *qut*, à savoir 'le bonheur'. L'homme prédestiné à être chef d'un empire obtient son *qut* directement des mains du Pouvoir Suprême et cela assure à l'élu la possession de puissance et de magnificence, de majesté⁷⁷). Mais comment obtient-on un *qut* semblable? Les croyances des Kirghiz nous en donnent, paraît-il, une certaine réponse. Le dictionnaire publié par Ioudakhine offre de différentes définitions du mot *qut*. Quelques-unes en ont une importance toute particulière. Les voici textuellement: »1. un

⁷⁶) RO X, pp. 131—157, CO №10, pp. 14—17, 22.

⁷⁷) RO X, pp. 147—152.

morceau de matière gélatineuse, de couleur rouge foncé qui, dit-on, tombe par *tindiy* (l'ouverture au sommet de la tente) dans *gołomto* (le foyer) et porte bonheur à celui qui pourra le prendre dans la main (seul peut le prendre l'homme bon et pur; dans la main d'un méchant il se transforme en un bout d'excrément); 2. la force vitale; l'esprit; l'âme; *qutum uctu* 'je fus bien effrayé, je fus pris de frayeur'; *qulu ketti* 'il devint très maigre'; *qut ursun* 'que tu sois (qu'il soit) maudit!'; 3. le bonheur ou la chance; 4. une amulette qui protège les troupeaux (sept boutons de nacre cousus sur un sachet avec un morceau de plomb dedans); 5. = *quttu*; *taqsir qanım amanbı?* *qut bolsun altın tayınız* 'mon maître le khan est-il en bonne santé? on vous félicite à cause de votre trône d'or'⁷⁸).

Ces significations s'associent étroitement entre elles et donnent une idée non seulement du sens de *qut* seul, mais aussi de la façon de l'obtenir du ciel. Cette représentation réaliste de la chance extraordinaire ou du bonheur qui descend du ciel sous l'apparence d'une gelée, rappelle la légende mongole conservée dans les chroniques: par l'ouverture au faite de la tente où se trouvait Témutchin avec ses frères est descendue une coupe de vin, et une dispute et querelle s'éleva entre les frères, car chacun prétendait avoir plus de droit à la coupe. On en voit que les Mongols se représentaient le bonheur de la même manière réaliste que les Kirghiz. On peut s'imaginer que l'âme d'un homme qui a obtenu du ciel une mission particulière en recevait l'autorisation ensemble avec les dons en conséquence, de la même manière que nous décrit la légende.

L'étymologie de *su* ~ *sü* et son sens premier ne sont pas encore définitivement établis. Il en existe deux hypothèses: l'une rattache ce terme aux *sünesün*, *sülde*, *sür*; l'autre au mot chinois *tson* > **su*. Si l'on accepte la première hypothèse, on doit prononcer *sü*; dans le second cas — *su*; le choix est difficile. D'autres possibilités ne sont pas pourtant exclues. Ainsi le tongous a *sō* ~ *hō*; d'après Vasilevitch cela veut dire 'force, fort, méchant' et s'emploie souvent dans le sens de 'très'. Il forme toute une série de dérivés, ainsi *sōma* 'fort', *sōt* 'très', *sōtku* 'prin-

⁷⁸ *Op. cit.*, p. 404.

eipal', *sōkatmī* 'se vanter de sa force'⁷⁹). Ce mot paraît être largement employé et il a pu trouver son application et en dehors de l'habitat des Tongous. Par conséquent, si tong. *sō* et mo. *su* ~ *sū* viennent de la même source, le terme mongol pourrait bien signifier primitivement 'la force', comme la première qualité (*qut*) d'un homme destiné pour une mission particulière: d'autres significations, telles que 'chance, bonheur, grandeur, majesté' sont secondaires. Ce sens irait bien à l'exorde mongol:

mönke tenri-yin küčündür
ḡayan-u su-dur

Le ciel et l'empereur auraient la même qualité: 'la force'; seulement dans le premier cas on a désigné cet attribut par le terme *küčün*, dans le second par *su*. Cette troisième hypothèse impliquerait la prononciation *su*.

⁷⁹) Г. М. Василевич, *Дзэнкийско-русский словарь* (Москва 1940), pp. 115—117.